

Interview de Paul Collowald: le service commun de presse et d'information des Communautés européennes à partir de 1958 (Sanem, 27-28 juin 2002)

Source: Interview de Paul Collowald / PAUL COLLOWALD, Étienne Deschamps, prise de vue : Alexandre Germain.- Sanem: CVCE [Prod.], 27.-28.06.2002. CVCE, Sanem. - VIDEO (00:06:40, Couleur, Son original).

Copyright: Transcription CVCE.EU by UNI.LU

Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.

Consultez l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

URL:

http://www.cvce.eu/obj/interview_de_paul_collowald_le_service_commun_de_presse_et_d_information_des_communautes_europeennes_a_partir_de_1958_sanem_27_28_juin_2002-fr-46b5454b-eed6-4de2-935c-1da3a27c7f5f.html



Date de dernière mise à jour: 04/07/2016

Interview de Paul Collowald: le service commun de presse et d'information des Communautés européennes à partir de 1958 (Sanem, 27-28 juin 2002)

[Etienne Deschamps] En 1958, vous entrez à Luxembourg, au Service commun de presse et d'information des Communautés européennes. Quelle était la nature de vos activités?

[Paul Collowald] Là vous évoquez, effectivement, un peu la deuxième étape de ma vie professionnelle, puisque j'ai été pendant un peu plus de dix ans journaliste et, là, j'entre dans ce qu'on appelle la fonction publique européenne. Pourquoi et dans quelles circonstances? C'est que, le traité de Rome ayant été approuvé, fin 1957, pour aborder la première année de l'application du traité de Rome, la Haute Autorité qui est l'aînée des Communautés européennes, avec son service d'information relativement modeste à l'époque, puisqu'il était sectoriel, a l'idée d'anticiper un peu ce qui se passerait. C'est que ces nouvelles communautés et l'ancienne doivent travailler ensemble, ils doivent travailler sur l'opinion publique, mais désormais, avec d'autres objectifs et un champ élargi, à la fois par la Communauté de la CEE, Communauté européenne économique [sic], mais en même temps spécifique, qui était l'Euratom. Et puis, vous avez le charbon et l'acier, avec de l'énergie classique, et puis la nouvelle énergie nucléaire. Donc, il fallait réfléchir en effet à cet avenir d'information et alors, on a lancé un concours, c'est tout simple, je me suis présenté et je suis entré dans la fonction publique européenne, où on m'a dit: «Voilà, c'était effectivement un concours de la Haute Autorité de la CECA, mais vous ne toucherez pas, ni au charbon, ni à l'acier. Nous avons surtout travaillé sur le milieu syndical, en tant que milieu, parce que c'était normal avec le charbon et l'acier, là, il faut réfléchir à la jeunesse, au monde universitaire qui va être de plus en plus sollicité, parce qu'on aura des problèmes juridiques, des problèmes de concurrence, enfin, tout ça va s'élargir et il faudra réfléchir un petit peu à ce que nous allons faire. D'autre part, nous avons, ici à Luxembourg, une école européenne qui est une expérience pédagogique, il faudra peut-être réfléchir: est-ce que c'est un prototype ou bien est-ce que c'est un cas particulier?» Bref, il y avait matière à réflexion. Et c'est donc le directeur du service d'information, Jacques Rabier, qui m'a expliqué un peu le sens de ce travail et nous avons commencé par un certain nombre d'opérations très concrètes, en partant des réalités qui se présentaient là: le monde étudiant, il faut commencer par prendre des contacts, ce qu'on appelait en France l'UNEF, c'est-à-dire une sorte de syndicat des étudiants, ça existait dans les autres pays. Alors, j'ai organisé la première réunion à Rome des six UNEF, rassemblant les étudiants pour voir un peu ce qu'on pouvait faire ensemble, quelques colloques avec des universitaires. Un problème concret qui est arrivé: le premier baccalauréat européen, parce que, progressivement, on avait monté les catégories d'année en année, puis on est arrivé un jour au baccalauréat européen et Jacques Rabier m'a dit: «Ben voilà, j'ai écrit à Europe numéro 1, j'ai écrit aussi à la prestigieuse émission de télévision – qui était Cinq colonnes à la une – mais on ne m'a pas répondu.» Alors, je lui ai dit: «Vous savez, les journalistes, je les connais...» Et il a dit: «Bon, ben voilà, je vous envoie en mission à Paris, 24 heures, vous vous débrouillez, voilà le dossier. Essayez de rencontrer les gens qu'il faut.» Alors, je suis allé à «Europe numéro 1», j'ai dit avec un nom pareil, avec un baccalauréat européen, il faut qu'un envoyé spécial couvre ça. «Cinq colonnes à la une», bon, la lettre à Pierre Lazareff, ne s'était pas complètement perdue, c'était son bras droit, si j'ose dire, Éliane Victor, qui coordonnait l'ensemble de l'émission qui m'a reçu. Je lui ai expliqué cela, elle a dit: «Mais ça n'a jamais existé.» Eh bien, j'ai dit: «Non, c'est une première.» «Ah, eh bien, c'est un peu dans notre style, de Cinq colonnes à la une, de faire découvrir aux Français des réalités, pas seulement hexagonales, mais à travers le monde.» Donc, mon directeur m'a dit: «C'est pas mal, il faut continuer.» Donc, j'ai démarré toute une série d'expériences de ce genre-là et alors, une anecdote sur laquelle on peut revenir différemment: il m'a mis, au fond, à la disposition de Jean Monnet pour 48 heures et je suis allé à Paris, chez Jean Monnet, où il m'a dit: «Voilà, je dois prendre la parole à Luxembourg au Syndicat libre qui a un congrès annuel et je dois leur parler, non seulement des problèmes syndicaux, etc., mais de l'importance de la formation en général, du secondaire, du supérieur, de faire des comparaisons entre les États-Unis, le Japon, l'Europe et tout ça et cela au niveau... progressivement, il faut à la fois introduire l'Europe, modestement, mais surtout faire progresser l'ensemble de l'éducation, de l'enseignement, etc. et je veux avoir là-dessus une étude très particulière.» Alors, il avait convoqué Fourastier et Raymond Poignant du commissariat au Plan, qui étaient tous arrivés avec des statistiques très, très précises. Et alors, moi, j'étais, au fond, le journaliste qui était là pour prendre note de tout cela et pour faire la synthèse le soir et, ensuite, rédiger une première version le lendemain, etc. Et c'est là que j'ai vu un peu comment fonctionnait Jean Monnet. On l'a souvent décrit, à la fois frugal, parce qu'on nous a apporté un plateau, lui il a fumé un cigare après et puis, ensuite, on débarrasse et on se remet au

travail et ça se passe avec trois, quatre personnes très, très compétentes, et puis, il y a quelqu'un comme moi, au fond, qui tient la plume. Voilà comment se font quelques fois un certain nombre de choses.